

ALBUM
DU DAUPHINÉ

RECUEIL DE DESSINS

REPRÉSENTANT

LES SITES LES PLUS PITTORESQUES, LES VILLES, BOURGS ET PRINCIPAUX VILLAGES; LES ÉGLISES,
CHATEAUX ET RUINES LES PLUS REMARQUABLES DU DAUPHINÉ

AVEC

LES PORTRAITS DES PERSONNAGES LES PLUS ILLUSTRÉS
DE CETTE ANCIENNE PROVINCE

Ouvrage accompagné

D'UN TEXTE HISTORIQUE ET DESCRIPTIF

PAR MM. CASSIEN ET DEBELLE

et une Société de gens de lettres.



GRENOBLE

PRUDHOMME, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, RUE LAFAYETTE.

1839.

L'OISANS.



CELUI qui, pour la première fois , arrive du côté de Grenoble dans le bassin de Vizille , est tenté de croire que la petite plaine où est bâti ce bourg célèbre dans les annales dauphinoises est fermée devant lui , surtout quand il voit la grande route prendre bravement son parti et gravir la montagne sur laquelle l'œil suit sa ligne blanche , irrégulière , qui va se perdre au sommet du col de Laffrey. Cependant, s'il vient à diriger ses pas au-delà du pont de la Romanche, il reconnaît bientôt qu'il existe, au niveau de la plaine, une ouverture creusée, dans l'énorme massif de montagnes qui s'élève à gauche, par le torrent qu'il vient de traverser ; mais, vue à cette distance, cette ouverture paraît très-étroite et suffire à peine au passage des eaux.

C'est à cette gorge resserrée que commence l'Oisans ⁽¹⁾, pays remarquable par sa configuration, et bien connu des hommes qui s'occupent des sciences naturelles. Ses montagnes renferment, en effet, presque toutes les richesses minéralogiques, et ses pelouses offrent au botaniste une ample moisson des plus admirables plantes alpines. Avec tout cela, et si vous en exceptez Séchilienne, joli et gracieux village qui s'élève au milieu d'une végétation vigoureuse, indice certain d'un sol fertile, ce pays est pauvre et ne peut suffire aux besoins de ses habitants. Aussi les hommes émigrent-ils ordinairement pendant la mauvaise saison. Colporteurs ou marchands fleuristes, ils vont exercer leur industrie, soit en France, soit à l'étranger. Quelques-uns , plus aventureux , font des campagnes de plusieurs années. J'en ai connu un qui avait successivement parcouru l'Égypte, la Turquie, la Russie, et était revenu par l'Allemagne. J'en ai vu d'autres qui avaient fait plusieurs fois le voyage d'Amérique. Quand ces hommes ont amassé une certaine fortune ils rentrent dans leurs villages pour ne plus en sortir , agrandissent leurs maisons et vivent heureux dans des lieux qu'un étranger ne pourrait sans effroi songer à habiter.

Les montagnes, pour celui qui est né au milieu d'elles, ont un charme que ne peuvent effacer des souvenirs de son enfance le ciel le plus beau, le plus doux climat et les plaines les plus fertiles. L'habitant de la plaine retrouve partout son pays : un horizon bleu , des prairies, des champs cultivés, avec des bordures de saules et de peupliers. Aussi il se transplante avec la plus grande facilité ; il ne connaît pour ainsi dire pas la nostalgie, ce mal du pays , qui peut tuer le montagnard ; celui-ci, en effet, ne trouve pas de vallée qui ressemble à sa vallée, pas de montagne qui lui rappelle la sienne avec sa silhouette dont les dentelures blanches se détachent sur le fond azuré du ciel, avec ses sapins et ses mélèzes , ses pâturages et ses glaciers, où maintes fois il a poursuivi le chamois dans sa fuite périlleuse.

¹ Le canton dont le Bourg est le chef-lieu ne comprend pas tout le pays d'Oisans , qui s'étend de Séchilienne au Villard-d'Arène.

Et puis, ces mœurs exceptionnelles qui résultent de l'âpreté du climat et de l'infertilité du sol ; ces longues veillées dans les étables, où l'on trouve une chaleur constante que la rareté du combustible ne permettrait pas d'entretenir dans les appartements ; les récits des anciens, cette vie intérieure et intime qui n'est pas sans rapport avec celle du Lapon, quand la neige, tombant à flocons épais et soulevée par le vent, s'entasse dans les creux et vient bloquer les maisons ; tout cela, qui pour nous serait chose affreuse, a acquis, sous l'influence de l'habitude des jeunes années, un tel attrait que c'est une condition de bonheur pour l'homme qui pourrait jouir d'une aisance confortable dans la belle vallée du Graisivaudan. J'ai parlé du Lapon ; lui aussi, dit-on, regrette sa hutte enfumée et languit loin de son pays aux durs et longs hivers, qu'il ne changerait pas contre la région la plus fortunée. Au reste, la vie hivernale des montagnards de l'Oisans et du Briançonnais est favorable à leur développement intellectuel, et l'on trouverait peu de pays en France où l'instruction primaire fût aussi généralement répandue que dans le leur. Les anciens qui n'émigrent plus font l'éducation de ceux qui n'émigrent pas encore, en sorte que le voyageur, qui pour la première fois traverse ces montagnes, est étonné d'y trouver, au lieu d'une population rude et grossière, des gens civilisés et s'exprimant bien en français, contre l'usage des paysans du Dauphiné. Et cet état de l'instruction chez eux n'est pas nouveau ; c'était même, avant l'organisation des écoles communales, une branche d'industrie qu'exploitaient ceux qui ne voulaient ou ne pouvaient pas se livrer à des spéculations commerciales. A l'entrée de l'hiver, nos campagnes voyaient arriver à la fois le Savoyard à la figure et au vêtement couleur de suie ; le scieur de long auvergnat, avec ses lourds sabots, et enfin le *bis* des Alpes dauphinoises, avec sa veste verte et son chapeau orné d'une vénérable plume d'oie tachée d'encre, qui figurait là comme instrument et enseigne de sa profession. Ce dernier personnage s'installait dans quelque hameau, et, moyennant une rétribution modeste, il apprenait à lire à la jeunesse, que la suspension des travaux des champs laissait inoccupée. La supériorité intellectuelle des habitants de ces montagnes se traduit bien quelquefois, dit-on, en actes qu'une probité bien scrupuleuse ne voudrait pas toujours admettre ; ils sont fins, adroits, et la justice est souvent embarrassée pour prononcer sur leurs nombreuses contestations ; mais c'est le résultat de la vie nomade et de l'industrie qu'ils sont, pour la plupart, dans la nécessité d'embrasser. D'un autre côté, il faut leur rendre ce témoignage, qu'il ne se commet pas de crimes chez eux et qu'ils sont bienveillants pour les étrangers, auprès desquels ils exercent une hospitalité empressée qu'on ne saurait attribuer à un calcul d'intérêt, car ce qu'ils reçoivent est tout au plus l'équivalent de ce qu'ils donnent.

Les usages ne sont pas, bien entendu, les mêmes dans tout l'Oisans ; ils varient suivant les lieux où se sont formées les diverses agglomérations. Dans les parties basses, au Bourg, par exemple, les mœurs n'ont rien de bien excentrique. Le climat y est plus rude, l'hiver y dure plus long-temps que dans la vallée de l'Isère ; mais le combustible n'y manque pas, et il y a une route praticable, même pour des voitures publiques qui entretiennent un service régulier. Tout cela fait qu'au chef-lieu de l'Oisans on a toutes les ressources qu'on peut trouver dans les petites villes du département. C'est dans les villages les plus élevés, et principalement dans ceux qui font aujourd'hui partie du

département des Hautes-Alpes, ou qui l'avoisinent, que la nécessité a créé pour les habitants une vie à part. Les montagnes nues, pelées, ne produisent pas de bois ; à peine si de temps en temps on rencontre quelques bouquets de mélèzes ou de bouleaux maigres et chétifs. Il n'y a pas de charbon fossile à une distance rapprochée , et les transports ne peuvent s'effectuer qu'à dos de mulet ; il a donc fallu trouver un autre combustible. Quand , de loin , on aperçoit un groupe de maisons, on est étonné , si l'on n'est pas averti d'avance , de les voir tatouées extérieurement de points noirs et multipliés, qui, s'agrandissant à mesure qu'on approche , peuvent être pris pour de petites ouvertures rondes pratiquées dans les murs. Plus près, on reconnaît que ce n'est autre chose qu'un revêtement d'une matière noirâtre, et l'on se demande l'objet de cette décoration bizarre.

C'est tout simplement de la fiente de vache, qui sèche pour entretenir le triste foyer du montagnard , et encore faut-il l'employer avec parcimonie. On s'en sert pour faire cuire les aliments plutôt que pour le chauffage. La chaleur, on la trouve dans les étables, qui sont, ainsi que je l'ai déjà dit, le lieu de réunion de la famille. La même cause influe sur la nourriture des habitants de ces contrées. Ils cuisent, par motif d'économie, leur provision de pain pour l'année et même pour un temps plus long. Ces pains, dont le seigle est l'élément principal, ressemblent assez pour la forme à ceux que l'on distribue aux soldats. On les fait sécher pour les conserver, et ils acquièrent une dureté égale à celle des biscuits de la marine.

Lorsque la neige intercepte les communications entre les hameaux éloignés et le village principal où s'élève l'église de la communauté, et que, d'un autre côté, la terre durcie par le froid est devenue impénétrable comme le rocher , les inhumations sont impossibles. La famille qui a perdu un de ses membres se trouve dans la nécessité de garder ses restes jusqu'à ce que l'on puisse les déposer dans leur dernier asile. En attendant, on les place dans les combles , afin que le froid empêche la putréfaction. On conçoit que plusieurs mois peuvent s'écouler entre le jour de la mort d'un individu et celui de ses funérailles , et il y a là quelque chose de triste. En présence de son corps inanimé, et qui semble protester contre la dépossession , ses héritiers se partagent ses biens , se disputent peut-être les objets qui lui servaient au moment où il expira. A une pensée de douleur et de regret a succédé une pensée d'intérêt, puis une autre encore qu'il est pénible d'exprimer : ce cadavre est une charge, un embarras ; il attriste une demeure où, avec l'oubli du défunt, la joie aurait pu rentrer. Enfin , lorsque, ramollie par les tièdes émanations du printemps , la terre s'ouvre à la dépouille humaine qui attend, lorsque le convoi s'achemine vers le cimetière, les pleurs sont séchés, les regrets sont dissipés , ce n'est plus qu'une froide cérémonie. La première pelletée de terre jetée sur le cercueil ne retentit point au cœur des assistants ; car la séparation est depuis long-temps chose consommée. Les sentiments affectueux qui environnaient l'homme vivant et les sentiments douloureux qui avaient accueilli son dernier soupir, l'oubli a tout dévoré ; il a accompli son œuvre avant que la tombe ait commencé la sienne.

Après cette esquisse rapide des mœurs de l'Oisans , il faut dire un mot de son histoire. Cette histoire est peu chargée d'événements, et cela se comprend : l'espace y manquait aux hommes, qui n'auraient pu y trouver un champ de bataille un peu vaste ; et, d'un autre côté, rien dans ce pays n'était de nature à exciter bien vivement la convoitise. Tout

au plus le passage aurait pu être l'occasion de combats entre les habitants et ceux qui auraient voulu traverser leurs défilés ; encore n'est-il resté aucun souvenir précis de ce genre. Ce qu'il y a de positif, c'est que l'Oisans était habité, du temps des Romains, par un peuple faisant partie des Voconces, et connu particulièrement sous le nom d'*Uccènes*, et que, sous Auguste, on y ouvrit une voie romaine conduisant de Suze à Vienne. Les lieux qu'elle traversait, désignés sur la table de Peutinger, sont : *Dutorincum* , Villard-d'Arène , *Melloredo* , Mont-de-Lans, et *Catorissum*, Gavet. De cette route il reste encore un monument peu connu hors de l'Oisans et qui mérite pourtant d'être visité, moins à cause de son importance architectonique, qui est nulle, que pour sa singularité. C'est un rocher coupé en arc de triomphe. Quoique laissé à l'état d'ébauche et bien qu'il ne soit plus entier, on reconnaît en lui l'œuvre romaine. Sur un socle haut d'un pied et demi, s'élève le pied-droit surmonté d'une imposte qui sert d'appui au plein cintre. Le tout est grossièrement taillé à la pointe , dont on voit parfaitement les empreintes. La moitié du cintre et la partie supérieure du pied-droit qui regardent la Romanche ont été détruites vraisemblablement par la chute de quelque rocher supérieur, détaché de la montagne. Ce qui reste de ce côté est envahi par des mousses, des plantes pariétaires et des arbustes ; mais l'autre moitié de l'arc, qui est restée debout, semble défier le temps , les avalanches et tous les agents de destruction. Elle consiste en un bloc adhérent à la montagne même, parfaitement homogène et n'offrant pas une fissure où la moindre plante puisse s'accrocher et enfoncer ses racines. Cette roche taillée est située à une petite distance du Freney, au-dessus de la nouvelle route de Briançon et sur l'ancien chemin du Mont-de-Lans, qui n'est plus qu'un étroit sentier à peine accessible aux mulets ; mais autrefois des chars y passaient, et sous la porte antique on voit encore deux sillons parallèles et profonds de demi-pied, que les roues ont creusés dans le roc vif. Toutes les vallées des Alpes aboutissant à l'un des cols qui donnent l'entrée de l'Italie réclament l'honneur d'avoir été traversées par le célèbre Carthaginois qui allait combattre les Romains dans leur patrie. L'Oisans a naturellement dû avoir cette prétention, dont il est inutile d'examiner ici la valeur. Ses habitants, que je sache, n'ont du reste pas cherché à l'appuyer de quelque savante dissertation sur les récits des anciens historiens ; ils ont mieux fait : ils ont tranché la question en appelant *porte d'Annibal* le monument dont je viens d'essayer la description.

Voilà pour les souvenirs de l'antiquité. Depuis l'ère romaine jusqu'au dixième siècle, il ne paraît pas que ce pays ait été le théâtre d'aucun événement important ; mais à cette dernière époque il est vraisemblable qu'il a été occupé , en partie du moins, par les Sarrazins qui s'étaient répandus dans les Alpes. J'ignore si quelque tradition locale a conservé la trace de leur séjour ; mais parmi les communes de FOisans il y en a plusieurs dont les noms , sans analogues dans le Dauphiné , pourraient bien avoir une origine mauresque. Ce n'est là, bien entendu , qu'une proposition hasardée ; mais il me semble que l'harmonie de ces noms : Huez, Oz, Mizoën , ne se retrouverait facilement que dans l'Afrique septentrionale et dans l'Espagne , où les Maures ont laissé tant de monuments de leur occupation. Je laisse au surplus la question aux linguistes , étymologistes et philologues, s'ils la croient digne de fixer leur attention.

A la fin du douzième siècle, une catastrophe, qui n'est pas sans autre exemple dans les Alpes, vint affliger l'Oisans. Au-dessus de Livet, à l'endroit où les montagnes de Vaudaine et de l'Infernet resserrent la vallée qui bientôt après s'élargit pour former la plaine des Sables, les eaux, ou bien les neiges précipitées en avalanches, causèrent des éboulements presque simultanés sur les deux rives de la Romanche. Les débris des deux montagnes roulant dans l'étroit espace qui les sépare y formèrent soudain une épaisse et haute chaussée qui, refoulant le torrent jusque par-delà le Bourg, convertirent la plaine de l'Oisans en un lac vaste et profond. Les habitants, dit-on, cherchèrent à combattre l'inondation en essayant d'ouvrir un passage aux eaux captives ; mais bientôt découragés ou soumis aux volontés de la Providence dont ils croyaient voir la manifestation, ils se résignèrent à leur malheur. Ceci n'est que le premier acte ; le second, qui en est séparé de trente ans environ, fut bien autrement fatal.

Le 14 septembre 1219, la chaussée, ruinée par les infiltrations, rompit sous le poids des eaux qui se précipitèrent avec furie hors de leurs barrières, et, parcourant avec rapidité l'espace qui les séparait de l'Isère, débouchèrent dans cette rivière à dix heures du soir. Il y eut combat entre les deux courants ; l'Isère vaincue s'éleva en refluant à une élévation prodigieuse, et la ville fut envahie. La population, augmentée d'une foule de marchands étrangers attirés par une foire, était en partie plongée dans le sommeil. On peut imaginer l'effroi et la confusion que dut causer, à pareille heure, un événement aussi terrible qu'inattendu. Les uns grimpent sur les toits de leurs demeures, sur les tours et les édifices élevés ; d'autres, croyant ne pouvoir échapper à ce nouveau déluge qu'en gagnant les hauteurs de Chalemont, courent vers le pont de pierre ; mais la porte en est fermée, et bientôt les flots, dépassant le niveau du pont, submergent ces malheureux. Quand les eaux du lac eurent passé, le désastre devint plus grand : l'Isère refoulée et comme suspendue reprit son cours avec une effroyable impétuosité, emportant alors le pont et grand nombre d'édifices, entraînant dans ses ondes ou écrasant sous les débris une foule de victimes.

Ces détails nous ont été conservés par un mandement de Jean de Sassenage, alors évêque de Grenoble. Il n'y est question que des malheurs de la cité épiscopale ; mais il est facile à celui qui connaît les bassins de la Romanche et de l'Isère de se faire une idée du ravage des eaux. De Livet à Séchilienne, pour ne pas sortir de l'Oisans, il ne dut pas rester une habitation debout.

Les archives delphinales avaient péri dans l'inondation, et, en l'absence des titres, il ne fallait plus compter que sur la bonne foi des manants pour les prestations et redevances que le Dauphin, leur seigneur, avait coutume d'exiger. Les habitants de la Mure et de la Matézine profitèrent de la circonstance pour s'affranchir des charges dont ils étaient grevés. Ceux de l'Oisans montrèrent plus de loyauté : ils reconnurent tous les droits delphinaux, ce qui leur valut, pendant un certain temps, le surnom de *preux*.

Le souvenir des Dauphins, dans ce pays, ne se rattache guères qu'à des mines que ces princes y faisaient exploiter. La plus célèbre était la mine d'argent de Brandes, située au-dessus d'Huez, et depuis long-temps abandonnée. Le Dauphin Guigues-André en légua, dans son testament, le revenu de trois années à l'église de Saint-André de

Grenoble, dont la construction n'était pas encore achevée. Brandes était alors un village habité en grande partie par les mineurs et les employés delphinaux qui dirigeaient le travail ; il y avait même un castel où résida Humbert II, grand faiseur de petites ordonnances , dont une est datée de ce lieu, en la forme ordinaire : *Datum in palatio de Brandis sub monte* , etc. On se ferait des choses une idée fort inexacte si l'on en croyait monseigneur Humbert. Il y a beaucoup d'orgueil dans ce nom de palais donné à ce qui n'était sûrement qu'une méchante bicoque; et quant à *Brandes sous la montagne*, il était situé presque à l'extrême limite de la végétation et si loin de tout ce qui était nécessaire à la vie que ses habitants l'ont abandonné quand on a eu épuisé les richesses minérales qui les avaient réunis sur ce point. Aujourd'hui, c'est à peine si l'on en voit quelques vestiges, et du *palais* delphinal lui-même il ne reste plus qu'une misérable ruine, connue sous le nom de *Tour du roi ladre*. Comme Humbert était venu à Brandes pour rétablir sa santé en respirant l'air pur des montagnes, les manants, voyant le prince se reléguer si loin des villes et des châteaux où il faisait sa résidence ordinaire, avaient imaginé qu'il était ladre ou lépreux, et c'est précisément ce pauvre souvenir du plus vaniteux de nos princes qui est demeuré sur les murs du manoir qu'il a habité.

Au temps des guerres de religion, le Bourg-d'Oisans soutint un assez long siège contre les catholiques ; mais avant de parler de cet événement, il faut dire un mot de l'origine de cette localité, la plus considérable du pays.

L'existence du Bourg, du moins dans la position qu'il occupe est peu ancienne. Y avait-il en cet endroit quelques maisons à l'époque de l'inondation et de la formation du lac ? C'est ce que l'on ignore. S'il en était ainsi, les habitants durent se retirer devant les eaux et remonter sur la pente rocailleuse qui sert de piédestal à la montagne. C'est peut-être alors que fut fondé le village Saint-Laurent-du-Lac, qui était situé au-dessus du bourg et dont il ne reste plus de traces aujourd'hui. Lorsque le lac eut cessé d'exister et que la plaine long-temps marécageuse fut assainie, les maisons y descendirent peu à peu, et formèrent une agglomération assez considérable pour mériter qu'on lui donnât usuellement le nom qu'elle porte encore aujourd'hui, et qu'elle avait déjà à la fin du seizième siècle. Même à cette époque l'importance du Bourg comme point militaire n'était pas grande ; cependant, comme il commandait l'une des principales vallées des Alpes et un passage qui pouvait être utile, Lesdiguières, qui occupait les montagnes, d'où les lieutenants du roi en Dauphiné n'avaient jamais pu le déloger, résolut de s'en assurer en le fortifiant. L'édit de réunion ayant été publié, il semblait que ligueurs et royalistes allaient redoubler d'efforts pour exterminer les huguenots. Mayenne fut en effet envoyé en Dauphiné, mais il s'arrêta à Lyon, laissant à son lieutenant Maugiron le commandement des troupes. Celui-ci était enfermé dans Grenoble, quand une bravade de Lesdiguières, qui vint, pour ainsi dire, courir la campagne sous ses yeux, le détermina à sortir de la ville, à la tête de six à sept mille hommes ; il se dirigea vers l'Oisans, avec la pensée d'assiéger le Bourg, bien que la saison fût déjà avancée , car on était au mois de novembre. La place était défendue par une garnison faible numériquement, mais aguerrie et commandée par Beaumont Combourcier, brave huguenot, qu'y avait laissé Lesdiguières : on se battit courageusement de part et d'autre. Lesdiguières vint avec quelques troupes d'élite

inquiéter les assiégeants; mais il ne put les empêcher de continuer leurs travaux contre le Bourg, qui capitula après un mois de siège et deux assauts.

Il en est aujourd'hui du Bourg comme de la Mure et de beaucoup d'autres lieux de notre province, qui, à l'époque des guerres religieuses, se défendirent vaillamment contre l'un ou l'autre parti : il ne leur reste plus rien de leur physionomie guerrière, et l'on chercherait vainement les traces de leurs murailles et de leurs citadelles.

A une demi-lieue au-dessus du Bourg, la plaine finit brusquement et il n'y a plus entre les montagnes que deux gorges étroites, d'où sortent la Romanche et le Vénéon, qui bientôt unissent leurs eaux. Les bords du Vénéon sont couverts jusqu'à Venosc d'une belle végétation, qui s'appauvrit peu à peu, de sorte qu'on finit par ne trouver plus que des roches brisées et une nature tourmentée, comme on la voit souvent dans les Alpes dauphinoises. Au reste, cette petite vallée est une impasse, bien qu'on puisse pendant deux ou trois mois de l'année franchir les montagnes et communiquer ainsi avec les habitants du Valsenestre et du Valjouffrey. Le col de la Muzelle, entre autres, conduit directement à la carrière de marbre blanc statuaire qui a depuis quelques années fixé l'attention du conseil général du département de l'Isère. Cette chaîne de montagnes est parsemée de petits lacs, dont les principaux sont ceux de la Muzelle et du Lauvitel. Ce dernier a été reproduit dans l'Album, et il méritait la préférence dont il a été l'objet. C'est une espèce d'entonnoir creusé dans le roc et échanuré aux deux bouts opposés ; tout le reste est bordé de rochers bizarrement découpés, dont la base s'enfonce sous l'eau. Or, il résulte de cette disposition, que le lac intercepte le passage, et que le chasseur de chamois ou le naturaliste, arrivés vers l'une des brèches sont soudainement arrêtés. Si c'est un étranger qui, sans autre guide que l'amour de la science s'est aventuré sur ces montagnes, il s'étonne de cette barrière imprévue ; son œil plonge dans l'eau profonde et transparente comme du cristal en fusion, il s'élève vers les pointes escarpées qui se dressent à droite et à gauche, et partout il rencontre un obstacle insurmontable. Cependant il ne tarde pas à se rassurer. Un bruit de sonnettes, glissant sur l'onde immobile, lui apprend que ces lieux sauvages sont habités, il aperçoit même la cabane du pâtre ; il appelle, et aux aboiements du chien de garde, le maître de cette pauvre demeure descend vers le lac. Une surface noirâtre, qui apparaît d'abord comme une tache sur l'eau qu'un rayon de soleil fait resplendir, quitte le rivage ; c'est un radeau qui s'avance lourdement sous l'effort d'un grossier aviron. Enfin il touche le bord où attend le voyageur, surpris de cette navigation alpine et plus heureux de trouver sur le Lauvitel quelques mélèzes assemblés sans art, que sur le Léman ou le lac du Bourget, un canot élégant et rapide.

On sait déjà que le ravin où roule la Romanche fut de tout temps un passage ; l'empereur Napoléon avait l'intention d'en faire l'une des principales communications de la France avec l'Italie. Ce projet, qui avait reçu un commencement d'exécution, vient d'être repris après avoir long-temps chômé ; on travaille activement, mais que d'années il faudra encore pour faire une route praticable ! Et après, qui sait si elle ne s'arrêtera pas tout court sur le mont Genève ? Le gouvernement piémontais ne veut pas qu'on entretienne celle qui descend de ce col sur le versant de l'Italie, et il est douteux que les demandes du gouvernement français fassent changer cette résolution. Les travaux les plus

remarquables exécutés dans l'Oisans sont entre le Bourg et le Freney : on a pratiqué sur divers points des galeries dans le genre de celles qu'on admire sur le Simplon. La plus grande est peu éloignée de la porte Romaine ; l'art ancien et l'art moderne sont pour ainsi dire en présence. Mais, il faut l'avouer, quel que soit le respect dû à cette vieille relique d'un temps dont le souvenir intéresse, la supériorité de puissance des agents créés par la civilisation moderne se révèle au premier coup d'œil. Si les ingénieurs d'Auguste ont fait tailler en manière d'arc triomphal un rocher qui était en saillie sur la voie, ceux de notre époque ont audacieusement attaqué la montagne elle-même, labouré ses flancs et ouvert une route souterraine, longue de plusieurs centaines de mètres et éclairée par trois immenses fenêtres, pratiquées [sic] dans la paroi qui pend sur le ravin. A travers les arbustes dont les branches flexibles se balancent au tour de ces balcons abrupts, l'on peut voir au-dessous de soi la Romanche battant le rocher de son onde furieuse et le couvrant d'une blanche écume.

Non loin de cette galerie et au-dessus des roches qui resserrent le torrent, on découvre Auris, avec ses champs et ses pâturages. Au lever du soleil, lorsque les grandes ombres projetées par les maisons, les arbres et les ondulations du sol font saillir les parties inondées de lumière, l'aspect en est ravissant. Si, de plus, les seigles ont revêtu la couleur flave de leur maturité, les terres, relevées de distance en distance par des chaussées parallèles et bordées de frênes, ressemblent à des nattes à franges vertes, étendues devant divers groupes pittoresques de maisons, dont l'ardoise étincelle d'un côté, pendant que de l'autre elle se confond avec les tons gris du matin. La flèche de l'église, les clochers plus humbles de quelques chapelles, des oratoires blancs plantés çà et là comme des bornes, tout cela se détachant sur l'or des moissons ou le fond vert des pâturages, est d'un effet gracieux et étrange à la fois, car le regard ne peut y arriver qu'en franchissant un abîme d'où monte un mugissement sourd qui ajoute encore à tout ce que ce premier plan a de sauvage. On s'éloigne à regret de ce site qui apparaît entre les rochers comme une vision, comme une de ces terres fantastiques du mirage que l'on ne peut atteindre. De fait Auris est très-réel et il n'est pas inaccessible, mais il faudrait pour y arriver faire un long détour, franchir la Romanche et suivre les sinuosités d'un sentier effrayant. Pour cela plusieurs heures sont nécessaires, quand on parait y toucher, quand il semble, pour ainsi dire, qu'en étendant la main on cueillerait un pâquerette de ses prés, une branche de ses frênes. Dès lors si votre voyage a un but, vous ne pouvez vous dévier à ce point et vous passez avec regret et avec une impression favorable, qui peut-être se serait évanouie devant la réalité.

Après le Freney, où la gorge s'élargit, la nature se fait encore une fois belle et coquette ; mais elle se dépouille peu à peu des diverses pièces de sa parure, pour se montrer nue et désolée à l'entrée du Malaval. Malaval signifie *val mauvais* et l'on pourrait dire *val maudit*, car la malédiction du ciel semble être tombée sur cette vallée de pierre, où le craquement et le tonnerre de l'avalanche répondent souvent au bruit incessant des eaux.

Il y a peu d'années, un de mes amis, qui suivait cette route, vit un homme occupé à fouiller dans une masse de neige dont la traînée blanche prolongée jusqu'à l'escarpement de la montagne indiquait clairement par quel accident elle se trouvait

amoncelée dans cet endroit. Cet homme était absorbé par son travail, au point qu'il ne s'aperçut pas qu'un étranger s'approchait de lui, et il ne releva la tête qu'à cette question qui lui était adressée :

« Y a-t-il long-temps que l'avalanche est tombée ? »

Un peu de surprise se peignit dans son regard, il porta la main au feutre déformé et à larges bords qui couvrait son front déjà ridé, le souleva légèrement et s'inclina sur sa pelle qu'il semblait craindre de laisser oisive, et répondit d'une voix brève et creuse : « Depuis deux jours. — Mais que pouvez-vous chercher dans cette neige ? — Mes enfants.... mes pauvres enfants qu'elle a pris !.... »

Lorsqu'il prononça ces mots, il était toujours penché sur l'instrument qu'il tenait à deux mains ; on ne pouvait voir sa figure, mais on n'avait pas besoin de l'expression de ses traits pour comprendre sa douleur contenue et sa résignation désespérée. Le malheureux père se remit à écarter la neige à droite et à gauche, sans autre espoir que de retrouver deux petits cadavres pour les porter en terre sainte, auprès de l'église où il avait porté autrefois deux êtres pleins de la vie qu'ils venaient de recevoir et qu'on devait consacrer et bénir.

On se ferait difficilement une idée de l'impression de tristesse, du serrement de cœur que l'on éprouve entre les deux énormes montagnes , toutes deux sans végétation, toutes deux affreuses quoiqu'elles diffèrent d'aspect. L'une est un rocher perpendiculaire qui n'offre aucun accident sur lequel l'œil puisse s'arrêter. L'autre est couronnée de glaciers éternels, et les plans inclinés qui lui servent de base sont couverts de débris de roches de toute grandeur, entre lesquels la lavande se glisse et vient épanouir au soleil brûlant de l'été ses fleurs bleues. Otez au Malaval la lavande et ses touffes odorantes, vous lui retirerez la seule faveur que lui ait faite la nature, et au voyageur le seul plaisir qu'il puisse rencontrer dans ces lieux dévastés. La végétation n'y est pourtant pas tout à fait réduite à cette petite plante, car de loin en loin on voit un mélèze rabougri mêler sa noire chevelure au feuillage argenté du bouleau ; mais ce sont des arbres tristes, des arbres de deuil, en complète harmonie avec le paysage : leur aspect ne réjouit pas le piéton fatigué et haletant ; il éveille en lui l'idée du cimetière plutôt que celle de l'oasis.

Voilà, avec un petit hospice fondé, je crois, par Humbert II, ainsi que celui du Lautaret, quelques oratoires et une ou deux maisonnettes environnées de quelques mètres de terre, tout ce qui dans le Malaval rappelle l'homme et la nature féconde.

Les oratoires sont nombreux dans l'Oisans ; badigeonnés à la chaux, on les aperçoit de loin, s'enlevant sur le ciel bleu, les rochers gris ou les vertes pelouses. Le montagnard qui croit avoir besoin d'une assistance surnaturelle pour échapper aux dangers de sa rude existence, a semé le sol de ces petits édifices dans chacun desquels est nichée une statuette de saint, grossièrement sculptée. Le nom du bienheureux, qu'il serait difficile de deviner aux problématiques attributs dont l'artiste a environné son image, se lit sur le mur extérieur avec la formule d'invocation si connue : *Ora pro nobis*. Soyez incrédule tant que vous voudrez , vous ne songerez pas à rire des croyances naïves qui ont jalonné le chemin de ces rustiques autels. Ils sont l'expression matérielle d'une pensée d'espérance qui est toujours bien venue au

milieu des pensées de destruction, de néant, qu'inspirent les sites du Malaval. Et puis cette invocation n'a pas ici une signification banale : « Conjurez l'avalanche , que le torrent n'entraîne pas notre cabane et notre champ , que notre pied ne glisse pas sur le précipice ! » voilà comment elle peut se traduire. Ces périls sont tels qu'aucune prudence humaine ne saurait les prévenir ; alors faut-il s'étonner que les malheureux qui en sont continuellement menacés s'adressent aux êtres à l'intercession desquels la foi leur dit de recourir ?

Avant d'arriver à la Grave, premier village du département des Hautes-Alpes sur cette route, deux choses méritent d'être remarquées : la cascade des Fraux et la mine de plomb argentifère de Pisse-Noire. La cascade est belle par la hauteur de sa chute et le volume de ses eaux qui se précipitent en nappe d'écume éblouissante. Du fond du lit de rochers où elles se brisent remonte vers le ciel un brouillard épais, une fumée humide, que disperse au loin l'air violemment agité.

Le rocher de Pisse-Noire porte sur lui quelque chose de sombre, et l'hospitalité qu'il donne aux mineurs qui creusent ses flancs n'est pas de nature à effacer l'impression qu'il produit à la première vue, car elle est souvent fatale à ceux qui s'y fient. Si l'homme a partout imprimé sur le rocher les marques de son audace et de sa puissance, le rocher prend sournoisement sa revanche, il a des arêtes glissantes, des aspérités qui se dérobent sous les pas ; il a aussi des vertiges qui troublent le regard, l'éblouissent, l'empêchent de reconnaître l'étroite place où le pied doit se poser , font tourner l'abîme et danser les montagnes... Malheur à qui éprouve ou voit ces choses ! Il a beau étendre les bras et se roidir, le rocher semble s'agiter lui-même et secouer sa lourde masse pour hâter sa chute !... Un cri se fait entendre, et l'on recueille au bas des débris sanglants, qui souvent n'ont plus la forme de l'homme.

L'année que je visitai la mine de Pisse-Noire, plusieurs ouvriers avaient péri ; on déplorait aussi la mort récente d'un jeune étranger, qui avait parcouru l'Europe et une partie de l'Amérique et de l'Asie, dans l'intérêt de la science.

Depuis deux ans il dirigeait l'exploitation des mines de l'Oisans et du Briançonnais, où ses qualités aimables , son intelligence supérieure et son savoir le faisaient chérir et admirer de tous ceux qui le connaissaient. Warmoltz était insoucieux du péril, et quand il s'agissait de franchir la crevasse d'un glacier, de gravir ou descendre une roche escarpée, il effrayait les plus hardis chasseurs de chamois et les mineurs les plus courageux. A force de braver le danger il finit par trouver la mort qu'on avait souvent prédite à son audace. On vit un jour, de la cour de l'établissement du Grand-Clot, situé au pied du rocher, un homme qui paraissait être dans une position critique.

— « Tiens, dit le premier ouvrier qui l'aperçut, en voilà un qui veut se tuer. Que diable va-t-il faire là ?

— En effet, répond un autre, il faut être fou pour aller en cet endroit. C'est peut-être un étranger qui s'est trompé de chemin.

— Je n'en ai pas vu autour des bâtiments, je crains plutôt que ce ne soit cet enragé Prussien, qui se fie trop à ses jambes; il lui arrivera malheur ! sûr. Dieu veuille que ce ne soit pas aujourd'hui ! ses mouvements n'annoncent rien de bon.

— C'est vrai. Je crois qu'il glisse... Vois, il tend les bras pour se retenir... Oh! mon Dieu ! Au secours ! »

Du secours ?... Le malheureux, par un effort désespéré, retardait vainement le moment fatal ; vainement ses mains crispées se déchiraient aux aspérités tranchantes du rocher. Tout secours humain était impossible : avant qu'on pût arriver à lui, il avait le temps de se précipiter mille fois. Bientôt, en effet, on le vit glisser plus rapidement, perdre tout point d'appui, rebondir sur quelques saillies et tomber en tournoyant au pied de la montagne. Deux hommes se trouvaient près de là, ils coururent : sa figure était intacte, ses yeux ouverts brillaient encore de l'éclat de la vie, mais il était bien mort.

Ces détails me furent donnés au lieu même où l'on releva le corps mutilé de Warmoltz, par l'un de ceux qui s'étaient employés à ce triste devoir, un digne homme, qui essuyait une larme en finissant son récit. Lorsque je me faisais raconter la sanglante chronique de la mine de Pisse-Noire, j'avais déjà fait le projet de monter jusqu'à la plus haute galerie et je voulais éprouver mon courage ; il ne fut point ébranlé. De cette galerie pend une immense échelle qui descend jusqu'à ce que le rocher surplombant lui refuse un appui. Cette partie du rocher a plusieurs centaines de pieds d'élévation. C'est à son sommet qu'est le premier échelon, il faut en compter près de quatre cents avant d'atteindre le dernier, et il y a entre chacun d'eux une distance de plus d'un pied. En arrivant au Grand-Clot j'étais effrayé à la seule pensée de voir un homme s'aventurer sur cette formidable échelle; un quart d'heure après, j'allais m'y risquer moi-même, sans raison, sans motif, et pour le seul plaisir d'affronter un péril nouveau pour moi. Expliquera qui voudra les contradictions de l'humaine nature.

Après avoir quitté ma blouse, qui pouvait s'accrocher aux angles du rocher, je me mis en marche, précédé d'un mineur, dont j'imitais exactement les allures, mettant mon pied droit où il mettait le sien et ainsi de suite. Il paraît que je m'étais à l'avance exagéré la difficulté, car je ne trouvai rien qui me surprît. D'ailleurs, aux plus mauvais pas, la main pouvait se retenir à des crampons en fer scellés de distance en distance, et unis entre eux par des cordes de chanvre ; il est vrai que ces cordes, à moitié pourries par la neige et la pluie, ne présentaient pas un appui bien rassurant, quand le surplomb du rocher supérieur obligeait le corps à se pencher sur le précipice, mais enfin j'arrivai au but sain et sauf, un peu essoufflé, car notre ascension avait été rapide, et du reste sans émotion qui pût me donner de l'inquiétude pour le retour ; nous avons laissé l'échelle à droite et ne l'avons prise qu'au sommet.

En avant de la galerie est une plate-forme en bois, suspendue en manière de balcon et environnée d'une barrière sur laquelle nul ne serait assez hardi pour s'appuyer s'il ne s'était accoutumé, en montant, à plonger son regard dans le fond de la vallée. On m'a assuré que cette plate-forme est à quatre cents mètres au-dessus

du niveau de la Romanche , et je ne pense pas que la base du rocher soit seulement à quarante mètres au-dessus de ce niveau. Arrivé là je commençai à me demander ce que j'y étais venu voir. Ce n'était pas l'intérieur de la galerie ; car on n'y travaillait pas alors et nous n'avions pas de lampes. C'était pourtant là tout, sauf le paysage qui, de cette hauteur , avait un caractère imposant. Je me mis à le considérer. Les glaciers de la montagne opposée se développaient dans toute leur magnificence; l'œil en suivait tous les accidents , tandis que, dans les profondeurs de la vallée, les objets et le bruit, tout s'aplanissait et s'effaçait. A nos pieds, les bâtiments du Grand-Clot nous semblaient aplatis sur le sol, et sur le sable blanc des cours se mouvaient quelques points noirs qui paraissaient nous observer , nous qui, pour eux , étions aussi des points se détachant en clair sur la gueule obscure de la galerie. Ils parlaient sans doute ; mais leurs voix n'arrivaient pas plus à nous que les nôtres ne descendaient sur eux. La Romanche nous envoyait bien encore le bruit de ses eaux , mais atténué , adouci, et semblable au murmure d'un vulgaire ruisseau. Après avoir contemplé ce spectacle et recueilli quelques échantillons de galène , il fallut songer à regagner le pied de la montagne. Mon guide , dans l'intervalle , m'avait narré la mort d'un ouvrier mineur qui s'était précipité de l'endroit même où nous étions. Etendant la main et laissant échapper une pierre qui alla frapper une arête du rocher à deux cents pieds au-dessous, il m'avait indiqué le point d'où le Prussien était tombé. Spectateur désintéressé, j'aurais été saisi, je n'en doute pas, d'un profond sentiment de pitié pour les malheureux dont on me racontait la fin déplorable ; mais au sommet de la redoutable roche , un sentiment égoïste et non raisonné , vraisemblablement l'instinct de la conservation, combat les impressions qui pourraient être dangereuses ; car l'émotion ressentie pour d'autres peut facilement changer d'objet et de nature, en un mot se replier sur la personne qui l'éprouve et qui court le même péril. Lorsque nous fûmes à l'échelle, mon guide me donna le choix entre cette voie et celle que nous avions suivie en montant. Il me parut que le pied craignait moins de glisser et que, de leur côté, les mains avaient sur l'échelle un emploi utile et rassurant. Ce fût donc pour celle-ci que je me décidai, et je ne tardai pas à m'en repentir. Nous descendions lentement. Le guide était devant moi ; il m'indiquait les échelons dont il fallait se défier et m'avertissait quand le rocher, venant à trop s'en rapprocher , forçait à poser le pied d'une façon particulière. Par prudence, je cherchais à distribuer le poids de mon corps sur divers points en me suspendant par les mains. Toutes ces précautions produisaient une fatigue générale, qui déjà se faisait sentir que je n'étais pas au quart du chemin. Pour comble de malheur, les échelons, en bois de mélèze, étaient hérissés de fibres aiguës que le soleil avait soulevées et durcies ; elles pénétraient dans la paume et y demeuraient attachées. A chaque instant il fallait arracher ces échardes douloureuses , et le plus souvent avec les dents ; car je n'osais pas toujours me priver à la fois de l'appui de mes deux mains.

— En avons-nous encore beaucoup à descendre de ces maudits échelons ? dis-je impatienté à mon compagnon.

— Oh ! pas beaucoup, fit celui-ci, qui, craignant de me décourager, aurait bien voulu pouvoir m'en dissimuler le nombre.

— Mais enfin , voyons , combien y en a-t-il ?

— Deux cent quarante environ.

— Merci !

Allons , pensai-je , il faut se distraire et ne pas songer qu'on est las. Il était plus facile de former cette résolution que de l'exécuter ; car les sujets de distraction sont rares en cet endroit. Enfin je crus en trouver : c'étaient des taches noires ou brunes , des crevasses , des lichens, quelquefois une fleur que je m'excitais à admirer ; tout cela, tour à tour, montait lentement devant moi et je le suivais des yeux en tâchant d'y occuper ma pensée. Quelquefois le rocher surplombait, et alors, à travers la claire-voie de l'échelle, le regard s'enfonçait dans le vide et j'éprouvais une singulière sensation. Suspendu à un aussi frêle appui, l'air m'environnant de toutes parts , il me semblait que j'étais devenu d'une légèreté extrême et que le moindre coup de vent suffirait pour m'emporter. Il est inutile de me demander si mes mains serraient fort ; cependant, il ne se passait en moi rien qui ressemblât à de la frayeur et il m'arriva même, pour diminuer la fatigue par un changement de position, de me retourner et de descendre en regardant le précipice. Le guide ayant levé les yeux fut étonné et presque effrayé de ma hardiesse. « Ne descendez pas comme cela , » me dit-il vivement. Je suivis son conseil, et enfin nous arrivâmes au bas de l'échelle sur une corniche étroite et fort inclinée ; nous franchîmes un couloir en bois qui verse le minerai au pied de la montagne, et nous reprîmes notre premier chemin, qui était loin d'être aussi pénible.

Bien que je n'eusse senti pendant le trajet aucune crainte , j'ai cependant revu souvent dans mon sommeil la colossale échelle, et plus d'une fois je me suis réveillé le pied glissant sur le rocher de Pisse Noire.

La Grave est une bourgade bâtie sur le penchant de la montagne. Il y a tout autour, au-dessus et au-dessous, des champs cultivés. Sur une plate-forme, qui domine la plupart des maisons , est située l'église , édifice construit en tuf et qui offre plusieurs des caractères de l'architecture romane. J'allai m'asseoir sur le mur du cimetière pour jouir de la vue des glaciers au soleil couchant. C'était réellement un magnifique spectacle ; mais dans un semblable lieu, et sous la piquante haleine du vent du soir , ces glaces verdâtres suspendues sur la vallée couverte de maigres moissons de seigle , et ces neiges éternelles perdues dans les nuages ont un aspect dont s'attriste l'âme qui reste fermée aux admirations enthousiastes , et ne s'ouvre qu'à des pensées mélancoliques. Lorsque les teintes rosés , dernier adieu du jour à son déclin, se furent effacées sur le plus haut des pics neigeux, je me levai et traversai le petit coin de terre où viennent se superposer en couches irrégulières les générations qui se succèdent dans le village. Parmi les tertres qui ondulent inégalement ce sol consacré, j'en distinguai un qui paraissait de date assez récente. Il était surmonté d'une croix de bois, aux branches de laquelle on avait suspendu une couronne d'immortelles jaunes. Dans un cimetière de ville je n'aurais certainement pas pris garde à ces fleurs emblématiques qu'on voit sur toutes les

tombes ; mais à la Grave la modeste couronne était seule et je demandai qui reposait à cette place ainsi ornée. On m'apprit que c'était le malheureux Warmoltz ; que plusieurs jeunes gens ayant passé à la Grave quelque temps auparavant , l'un d'eux était venu au cimetière et y avait laissé le souvenir que je voyais. Je remerciai intérieurement cet inconnu dont la main amie , remplaçant la main absente d'une mère ou d'une sœur, avait jeté quelques fleurs sur la tombe de l'étranger.

A quelque distance de la Grave est le Viillard-d'Arène , dernier village en-deçà du Lautaret , et par conséquent du pays d'Oisans. Le Lautaret est, parmi les montagnes du Dauphiné , l'une des plus aimées des botanistes , qui, sur ses gazons dont le vert disparaît pour ainsi dire sous les fleurs qui l'emailent , cueillent des plantes belles à la fois de leur éclat et de leur rareté.

A un article sur l'Oisans il faudrait pouvoir joindre une notice sur la composition géologique et sur les mines de ce pays ; mais l'*Album* est une œuvre pittoresque et non scientifique ; son cadre resserré ne lui permettrait pas d'ailleurs de donner place à un article spécial assez développé pour intéresser les hommes de la science auxquels il s'adresserait particulièrement. Tout le monde sait, du reste, que l'on trouve dans l'Oisans l'or, l'argent, le cuivre, le plomb, le fer, etc., à l'état natif ou combinés avec d'autres substances , et que c'est dans ce pays que sont situées les mines d'argent des Challanches, autrefois célèbres, et la mine d'or de la Gardette, dont on a repris récemment l'exploitation. Enfin l'Oisans compte, en fait d'établissements métallurgiques, le haut fourneau de Rioupérou-sur-Livet, la fonderie d'Allemont et le bocard du Grand-Clot près la Grave.

En finissant je recommanderai l'Oisans au voyageur pittoresque, surtout à celui qui, né sur le sol dauphinois, va chercher loin de son pays le spectacle des montagnes , et ignore les beautés que renferment nos Alpes. S'il veut des glaciers il n'a qu'à visiter ceux de la Bérarde , qu'on peut admirer même après avoir vu ceux de la Suisse et de la Savoie. Non loin de là s'élève le Pelvoux, qui porte son front géant à treize mille pieds au-dessus de la mer, c'est-à-dire à une hauteur plus considérable que celle de la Lungfrau [sic]. Il est encore une course de montagnes , qui est de nature à intéresser vivement par le grandiose autant que par la variété des sites : c'est celle des Sept-Lacs (sept lacs), en passant par Allemont et revenant par Allevard et Pontcharra. Il est difficile de voir rien de plus contrasté [sic] que la nature qu'on rencontre dans ce trajet. A l'Oisans succède une vallée alpine toute de pierre et d'eau , que dominent des cimes neigeuses ; puis vient le vallon de la Ferrière, vert comme un vallon suisse ; puis Allevard, que les artistes aiment pour les eaux si claires de son Bréda , pour ses fabriques originales et pour ses fonds que le Glézin couronne de son diadème de glace ; puis enfin arrive la reine des vallées , le Graisivaudan, que vous pouvez admirer dans toute sa splendeur. Vous voyez, non loin de Pontcharra, ce coteau que distinguent les restes d'un manoir du quinzième siècle : allez jusque-là. Et quand vous aurez promené votre regard des montagnes de la Savoie à celles qui s'élèvent au-delà de Grenoble, quand vous aurez suivi les gracieux méandres de l'Isère, qu'encadre la plus riche verdure ; enfin, quand vous serez las de contempler ces fertiles campagnes semées de bourgs et de villages, n'oubliez pas de jeter un coup d'œil sur ces vieux murs debout

encore auprès de vous, mais dont chaque année voit tomber quelques pierres. Bien qu'ils ne se recommandent pas à votre attention par la hardiesse ou l'élégance de l'architecture, ils sont dignes de tout votre intérêt : ils ont vu naître Bayard.....

On finit ainsi comme on a commencé : par des souvenirs historiques. A Vizille, en effet, on a pu recueillir ceux de Lesdiguières et ceux de rassemblée de 1788, qui se croisent dans les salles du château.

En vérité, celui qui ne serait pas content et regretterait ses pas serait bien difficile !

